

et mourut en 1443, avant que la peinture eût acquis la perfection matérielle, a peint à fresque, dans la chapelle à gauche en entrant, quelques traits du crucifiement de Jésus et du martyre de sainte Catherine. La sottise a retouché ces fresques, où l'on ne trouve plus que quelques vestiges dignes du grand nom de Masaccio (les chefs-d'œuvre de cet homme illustre sont à l'église del Carmine, à Florence). Le mérite de ce peintre n'est visible qu'après deux ans de séjour en Italie. Masaccio mourut à Florence à quarante-deux ans, probablement empoisonné (1443). C'est une des plus grandes pertes que les arts aient jamais faites. S'il fût né cent ans plus tard, au sein d'une école qui avait déjà de grands modèles, Masaccio eût été un rival pour Raphaël; c'était le même génie.

Nous n'avons pas la plus petite idée du christianisme des premiers siècles. Depuis saint Paul, cet homme de génie comparable à Moïse, jusqu'à Léon XII, *felicamente regnante*, comme on dit à Rome, la religion chrétienne, semblable à ces grands fleuves qui se détournent suivant les obstacles qu'ils rencontrent, a changé de direction tous les deux ou trois siècles.

Par exemple, la religion actuelle, que le vulgaire croit *antique*, a été faite par les papes qui ont régné depuis le concile de Trente. Mais ces choses sont éloignées de nos yeux par ceux à qui elles donnent de *bons carrosses à ressorts bien liants*, ou le délicieux plaisir du pouvoir. (Consulter la vie de saint Charles Borromée, qui méprisait les carrosses.)

16 octobre. — On trouvera peut-être que les pages suivantes s'éloignent un peu de la réserve que je me suis imposée. L'article qu'on va lire est emprunté à un journal grave, intitulé la *Revue britannique*, qui l'a traduit librement d'un journal anglais. Tout le monde nous dit à Rome que les faits sont

exacts et racontés avec beaucoup d'indulgence pour certaines personnes.

*A sir William D*** à Londres.*

« Rome, le 25 décembre 1824.

« Vous voulez, mon cher William, que je vous fasse l'histoire du dernier conclave. Les histoires anecdotiques de Gregorio Leti et la réunion d'un conclave nouveau ont excité votre curiosité à cet égard, et vous désirez connaître les intrigues qui ont précédé l'élévation de Léon XII à la chaire de saint Pierre. La tâche que vous m'imposez est très-difficile à remplir. La police de Rome est bien organisée; ses agents sont puissamment secondés par les confesseurs. Chacun, dans les *conversazioni*, fait allusion à certains faits qui ne sont ici ignorés que des dupes : mais personne ne voudrait prendre sur lui d'initier un étranger à ces mystères. Ce n'est donc pas sans efforts que je suis parvenu à rassembler les matériaux du récit que je vais vous faire.

« A la chute de Napoléon, en 1814, le pape Pie VII envoya ici le prélat Rivarola, chargé de tous ses pouvoirs. Ce futur cardinal, dans son zèle fougueux et aveugle, annula toutes les lois et tous les règlements introduits par les Français, et révoqua les pouvoirs de toutes les autorités constituées par ces hérétiques. Dans moins d'une heure, Rome se trouva sans gouvernement, sans police, sans aucun moyen de prévenir ou de réprimer les crimes. Le parti fanatique espérait que cette populace redoutable, qui avait autrefois tranché les jours du général Duphot, et surtout les *Transteverins* qui habitent la partie de la ville située au sud-ouest du Tibre, assassinaient les deux ou trois cents hommes choisis auxquels Napoléon avait confié les magistratures de Rome. La populace paraissait, en effet, assez

disposée à exécuter ce projet, et, si elle l'eût voulu, il n'existait aucun obstacle qui pût l'en empêcher. Des hommes humains eurent l'adresse de détourner son attention, en célébrant, par d'éclatantes réjouissances, la restauration du trône pontifical. La fin de ces fêtes devait être signalée par l'extermination des philosophes, et l'on comprenait dans ce nombre jusqu'à tel pauvre chirurgien qui recevait cinquante francs par mois dans un hôpital militaire français.

« Les fêtes terminées, quelques bons citoyens trouvèrent encore le moyen d'occuper l'attention de la multitude, et de prévenir le massacre projeté. Pendant huit ou dix jours, les objets de la rage populaire furent constamment en péril. A son arrivée à Rome, Pie VII eut connaissance de cette affaire, et il se reprocha amèrement le mauvais choix qu'il avait fait, en envoyant devant lui le cardinal en question. Il frémissait en pensant que, par suite de ce choix, plusieurs centaines d'âmes coupables auraient pu partir pour l'éternité sans avoir reçu les sacrements, ce qui leur aurait fermé les portes du ciel. Dès ce moment, cet excellent homme abandonna l'exercice de son pouvoir temporel au cardinal Consalvi. Il ne se réserva guère que la nomination aux évêchés, et le plaisir de faire élever quelques morceaux d'architecture monumentale, art pour lequel il était passionné, comme le sont la plupart de ses compatriotes.

« Il y a quatre grandes charges à Rome que l'on ne quitte que pour être élevé à la dignité de cardinal ; celle de gouverneur de Rome et de *tesoriere*, ou ministre des finances, sont du nombre. Quatre autres ont à peu près usurpé ce privilège ; le doyen des auditeurs de la Rota, par exemple, reçoit presque toujours le chapeau. La *rota* est le premier tribunal de l'État de l'Église.

Le cardinal Consalvi, lorsqu'il prit possession du pouvoir,

trouva ces places occupées par des prélats inflexibles, qui insistaient fortement sur les privilèges attachés à leurs fonctions depuis plus d'un siècle. Cet homme d'esprit avait besoin d'être le maître pour reconstituer l'État de l'Église. Il se délivra de ces subalternes opiniâtres en les faisant cardinaux. Ce sont les seuls qui aient osé lui résister quelquefois.

« Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les cardinaux s'environnaient d'une splendeur presque égale à celle d'un prince du sang dans une cour laïque, et ces messieurs se croyaient les conseillers naturels du pape. Consalvi réduisit ces hauts dignitaires à l'état passif des sénateurs de Napoléon. Il fut, en quelque sorte, le Richelieu ou le Pombal de l'État de l'Église ; seulement il n'employa jamais aucun moyen violent. Pendant sa dictature de 1814 à 1823, les cardinaux continuèrent à jouir, à Rome, des plus grands honneurs. Quand un membre du sacré collège passe devant un corps de garde, les soldats prennent les armes, et le tambour bat aux champs ; mais depuis le ministère du cardinal Consalvi, un cardinal n'a pas plus d'influence dans le gouvernement du pape que dans celui du roi de France.

« La politique invariable du cardinal Consalvi a toujours été de remplir le sacré collège d'hommes d'une capacité bornée et d'un caractère timide, afin qu'il fût impossible de lui trouver un successeur, dans le cas où ses ennemis seraient parvenus à lui enlever la faveur de Pie VII.

« A la mort de ce pontife, il eût été impossible de trouver, parmi les employés des divers gouvernements d'Italie, des hommes plus incapables que la plupart des cardinaux qui lui survivaient. On ne pouvait guère excepter que le cardinal Spina, archevêque de Gênes, le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, et un petit nombre d'autres, presque tous d'un âge avancé ; le cardinal Spina avait soixante-douze ans.

« Ces renseignements préliminaires étaient indispensables pour vous mettre à même de suivre mon récit : sans eux, vous auriez été dans le cas de m'arrêter à tout moment, pour me demander des explications que je n'aurais pu vous donner sans perdre beaucoup de temps et de mots. J'arrive maintenant à l'histoire proprement dite du conclave de 1823.

« Pie VII mourut le 20 août 1823. Il avait été dans un état d'enfance pendant les quatre ou cinq semaines qui précédèrent sa mort. Le cardinal Consalvi, dont l'autorité devait expirer, conformément aux usages de la cour de Rome, dès que l'état du pape serait connu, eut la hardiesse incroyable d'empêcher les cardinaux grands dignitaires de pénétrer dans sa chambre.

« Il conçut le projet de nommer le nouveau pape et de rester ministre. Cet espoir, tout extravagant qu'il parût, fut cependant sur le point de réussir, tant le sacré collège avait pris l'habitude d'obéir à son ascendant. Au surplus, son caractère impérieux, mais modéré et prudent, eût fait de la prolongation de son pouvoir une chose utile à la chrétienté.

« Douze jours après la mort du pape, les cardinaux entrèrent au conclave selon l'ancien usage; le lendemain, 3 septembre, il fut fermé. Je vous épargnerai la description du cérémonial, que vous trouverez dans tous les journaux de l'époque; mon unique objet est de vous apprendre ce que n'ont pas osé dire les auteurs de ces articles. Le palais de Monte-Cavallo devait être étroitement fermé pendant la tenue du conclave, et personne ne pouvait ni en sortir ni y entrer. Le prince Chigi, avec sa suite, gardait l'auguste assemblée et empêchait les communications avec le dehors; droit héréditaire dans sa famille, mais ruineux.

« Le conclave se tenait à Monte-Cavallo, et non au Vatican, à cause des fièvres produites par la malaria, très-répan-

à cette époque de l'année dans le voisinage de ce dernier palais. L'ambassadeur de F^{***}, qui avait une conscience fort timide, n'aurait voulu, pour rien au monde, commettre le péché d'entretenir des intelligences dans l'intérieur du sacré collège; mais le ministre hérétique de Russie, vieillard très-rusé, beaucoup moins scrupuleux, en recevait de nouvelles deux fois par jour : des billets déposés dans des oranges ou des poulets rôtis étaient les moyens ordinaires de communication. Les gardes du prince Chigi fouillaient avec beaucoup de soin les domestiques qui entraient ou sortaient; mais le prince aurait craint de se brouiller avec Leurs Éminences en inspectant des volailles et des fruits destinés à leurs tables. L'ambassadeur d'Autriche, à l'instar du ministre de Russie, entretenait avec le conclave des communications journalières.

« Les cardinaux allaient au scrutin deux fois par jour, le matin et le soir. Comme aucun cardinal n'obtenait de majorité, les billets étaient brûlés chaque fois dans une cheminée visible de la place de Monte-Cavallo. Cette place était remplie pendant toute la durée du jour : quand le peuple de Rome apercevait, le soir, la petite fumée qui s'échappait de la cheminée sur laquelle tous les regards étaient fixés, il se dispersait en disant : « Allons ! nous n'aurons pas encore de pape aujourd'hui ! » Le gouvernement de l'Église est un pur despotisme, et rien n'importe davantage au peuple romain que le choix d'un souverain pontife. Dans les hautes classes, il n'existe pas une seule personne qui n'ait des liaisons particulières avec quelques membres du sacré collège, il est d'usage qu'un cardinal qui devient pape fasse la fortune de sa famille et de ses amis.

« Une circonstance qui, à cette époque, occupa beaucoup les Romains, peuple à la fois spirituel, superstitieux et féroce, c'est que la mort de Pie VII a été formellement prédite, et

avec une singulière exactitude, dans le *Casamia*, almanach en grande réputation, qui n'est pas fabriqué à Liège, comme celui de Matthieu Latisberg, mais à Faenza.

Aucun pape, depuis saint Pierre, n'a occupé le trône pontifical pendant vingt-cinq ans; de là le proverbe : *Non videbis annos Petri*. Si le bon Pie VII eût vécu jusqu'au 14 de mars 1825, il aurait gouverné l'Église pendant le même nombre d'années que l'apôtre, et l'on était convaincu qu'alors Rome serait entièrement et immédiatement détruite. De pareilles idées vous font rire à Londres; mais ici elles ont un empire absolu. Les princes romains sont, en général, élevés par des laquais, ou par de pauvres prêtres, qui considèrent les superstitions les plus absurdes comme le fondement de la religion. Tout le monde ici croit davantage aux prédictions qu'à l'Évangile. Pour le dire en passant, l'Évangile ne paraît pas jouir à Rome d'un très-grand crédit. Il semble qu'on le tienne à dessein sur un arrière-plan; et vous chercheriez vainement à Rome des sociétés bibliques comme celles de Londres, de Paris, de Berlin, etc. On les a en horreur.

« Un sentiment unique animait le sacré collège, quand, le 3 septembre, les portes de Monte-Cavallo s'ouvrirent devant lui. Ce sentiment, c'était la haine pour Consalvi, qui, pendant neuf années, avait gouverné les cardinaux d'une main despotique. Durant son ministère, il avait beaucoup rabaisé l'importance de la pourpre romaine, et, quoique les trois quarts des cardinaux lui dussent leur élévation, ils ne lui pardonnaient pas les blessures qu'il avait faites à leur dignité. En dernier lieu, Consalvi, malgré sa politesse naturelle et tout son savoir-vivre, ne pouvait pas cacher le mépris que lui inspirait l'ineptie de beaucoup d'entre eux.

« Comme Rome et le rang de cardinal ne sont rien sans la religion, et que la religion a tout à craindre de la France, »

phrase devenue proverbiale parmi leurs Éminences, les cardinaux entrèrent au conclave avec la détermination de n'élever au trône pontifical qu'un homme courageux et ferme, capable de défendre les intérêts de l'Église. Même dans l'intérieur de Rome, le progrès des nouvelles idées est facile à apercevoir; il se fait encore remarquer davantage à Ravenne, à Bologne et dans le beau pays situé de l'autre côté des Apennins. A Rome, la multitude croit aux saints et à la Vierge, et s'occupe fort peu de Dieu.

« Du moment que les cardinaux étaient décidés à choisir un homme d'un caractère ferme, leur choix paraissait devoir se fixer sur M. Cavalchini, ancien gouverneur de Rome. Ce cardinal est encore cité dans le peuple pour la vigueur qu'il mit à réprimer certains assassinats qui s'étaient commis en pleine rue pendant qu'il était gouverneur. Cavalchini était sur le point d'être élu pape, quand, malheureusement pour lui, on reçut des journaux français qui contenaient une proclamation modérée que S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême avait faite après ses premiers succès en Espagne.

« Cette proclamation changea entièrement la résolution de ces faibles vieillards : supposant que le conciliateur d'Andujar n'avait agi que d'après les instructions des ministres de son oncle, ils en conclurent que le gouvernement de la France était modéré, et qu'afin de mieux s'entendre avec le cabinet des Tuileries il fallait élire un pape d'un caractère plus flexible. Le pauvre Cavalchini, auquel on ne pouvait guère reprocher que d'avoir maintenu une bonne police et fait pendre quelques meurtriers, cessa, en conséquence, de réunir la majorité des suffrages.

« Ils parurent alors se diriger sur un cardinal dont je tairai le nom; mais un de ses collègues, qui était, dit-on, son ami intime, rappela à Leurs Éminences que, sous le pontificat de

Pie VI, ce personnage, alors *monsignore*, s'était rendu coupable de parjure dans la fameuse affaire Lepri; cette affaire avait eu, dans le temps, beaucoup d'éclat. Voici comment je l'ai entendu raconter : un homme très-riche, nommé Lepri, avait un procès d'où dépendait toute sa fortune; il obtint la prélature, et Pie VI lui promit le chapeau de cardinal. Par reconnaissance des honneurs qu'on lui accordait, il fit don de toute sa fortune, y compris le procès, au duc Braschi, neveu du pape. Le tribunal eut la noble indépendance de faire perdre son procès au neveu du pape.

« Pie VI, irrité, cassa le tribunal et son arrêt, et s'appropriâ, dit-on, la plus grande partie de la fortune de Lepri. Le rôle joué dans cette affaire par le cardinal en question et la mémoire perfide de son ami tournèrent la chance d'un autre côté.

« Des scrupules d'un genre différent et d'une nature moins grave empêchèrent l'élection du cardinal N., en faveur duquel la majorité des suffrages paraissait devoir se réunir. Le quinzième jour du conclave, 17 septembre 1823, trente-trois voix décidaient l'élection, et ce cardinal était sûr de vingt-huit; mais on sut qu'il avait pris une tasse de chocolat un jour de jeûne, et cette tasse malencontreuse lui coûta la tiare : tel était, du moins, le bruit répandu dans Rome après la tenue du conclave.

« On songea alors au cardinal della Somaglia, vieillard d'une haute naissance, cité jadis pour la facilité de ses mœurs, mais qui s'était réformé et vivait dans une grande dévotion depuis trente ans. Les cardinaux calculèrent qu'attendu son grand âge (il avait alors quatre-vingts ans), ce qui importait surtout, c'était de savoir qui il prendrait pour *segretario di Stato*, ou premier ministre. On le sonda sur ce point, et il nomma le cardinal Albani : « Le cardinal Albani ! s'écrièrent

« Leurs Éminences terrifiées. Cet homme vaut au moins deux « Consalvi, et nous savons ce qu'un seul a pu nous faire souffrir. »

« Le cardinal Albani, dont le frère a fait un mariage ridicule, jouit d'un revenu de douze mille livres sterling (trois cent mille francs). Quoique, depuis longtemps, il fût cardinal, il ne se décida à prendre les ordres que fort peu de temps avant le conclave de 1823. Albani avait obtenu des dispenses de trois ans en trois ans; mais un laïque ne peut entrer au conclave. On l'accusait à Rome, mais à tort sans doute, d'avoir conçu le projet du massacre que l'on voulait faire en 1814, dans le but d'exterminer la race de philosophes produite par l'administration française. Ses ennemis prétendaient qu'il joignait à des mœurs dissolues un zèle intolérant et cruel, amalgame fort commun chez les prélats romains du seizième siècle, mais heureusement assez rare aujourd'hui. Une portion de son grand revenu lui servait, disait-on, à satisfaire ses penchants voluptueux. Un reproche plus grave qu'on lui adressait aussi, c'était d'avoir été l'un des instigateurs du complot tramé contre les jours de Basseville et du général Duphot.

« La faction des *xelanti* ou des saints, dominée par sa haine contre Consalvi, avait eu, dès le premier moment, l'élection à peu près à sa disposition. Lorsque le cardinal della Somaglia eut compromis son élection par son imprudente confiance, les *xelanti* songèrent au cardinal Severoli. Severoli passait pour un saint à leurs yeux, parce qu'il avait défendu à ses gens de mettre plus de trois plats sur sa table lorsqu'on lui conféra le riche évêché de Viterbe.

« Ce cardinal, naturellement doux et modéré, avait toutes les idées du moyen âge, et croyait de bonne foi qu'ouvrir un livre c'était compromettre son salut. Il s'était querellé avec

l'empereur François II en 1809, époque à laquelle il se trouvait à Vienne, en qualité de nonce. Napoléon ayant fait la folie de demander en mariage une archiduchesse d'Autriche, François II s'estima fort heureux de trouver ce moyen de prévenir une troisième visite des Français à Vienne. Mais Severoli, incapable de se plier à cette politique mondaine, représenta à l'empereur, avec toute la hardiesse d'un apôtre, ou, comme le dirait M. de Lamennais, ecclésiastique français fort considéré à Rome, *avec tout le courage d'un prêtre*, qu'il ne pouvait donner sa fille à un homme dont la femme était encore vivante, que ce serait sanctionner l'adultère, etc. Ce fut cet acte de fermeté qui attira sur lui l'attention des quinze ou vingt plus anciens cardinaux. La plupart avaient été exilés de Paris par l'empereur Napoléon pour n'avoir pas voulu assister à son mariage.

« Pour comprendre le grand incident qui forme le nœud de ce conclave, il faut savoir que quatre puissances ont le droit de donner l'exclusion à un cardinal qui va être élu pape; ces puissances sont : l'Autriche, la France, l'Espagne et le Portugal. Mais cette prérogative ne peut s'exercer qu'une seule fois pendant la durée de chaque conclave. Un jour, Severoli réunit vingt-six suffrages; trente-trois étaient le nombre nécessaire, et, sur les neuf qui lui restaient à obtenir, on parvint à en rallier huit; partant il ne lui en manquait plus qu'un pour l'emporter sur ses concurrents.

« On craignait peu les exclusions de la France, de l'Espagne et du Portugal. Le roi d'Espagne, prisonnier des cortès, avait des affaires qui le touchaient de plus près que celles du conclave. On calculait que l'exclusion du Portugal n'arriverait pas à temps, et on redoutait peu les cardinaux de la Fare et de Clermont-Tonnerre, qui représentaient la France. Les cardinaux italiens persuadaient à ces messieurs que c'étaient eux

qui conduisaient le conclave, tandis qu'au fond ils ignoraient tout ce qui s'y passait. Les cardinaux français avaient dit qu'ils croyaient peu convenable de contrôler les inspirations du Saint-Esprit, et que la cour de France ne mettrait de *veto* qu'à l'élévation de l'archiduc Rodolphe ou du cardinal Fesch.

« Les cardinaux qui s'étaient mis à la tête du parti Severoli avaient besoin de connaître les intentions de l'Autriche à l'égard de leur candidat. Ceci est la seule partie de l'histoire du dernier conclave qui ne me paraisse pas parfaitement claire. Un soir que sept ou huit partisans de Severoli étaient rassemblés, ils dépêchèrent un espion pour surveiller le cardinal Albani, qui avait le secret de l'Autriche, c'est-à-dire qui était chargé de signifier son *veto*. On vint tout à coup les avertir que ce cardinal se dirigeait vers le corridor sur lequel ouvrait la porte de la cellule où ils s'étaient réunis; ils écoutèrent, et ils entendirent Albani qui marchait à *pas de loup* dans le corridor. Alors le cardinal Palotta, dont la voix est proportionnée à sa grande taille, s'écria, du ton d'un homme que l'opposition irrite: « Au fond, que Vos Éminences le veulent ou non, « peu nous importe; nous sommes sûrs de trente-quatre voix, « et demain Severoli sera pape! » Quand Palotta eut fini, il sortit rapidement de la cellule, et se trouva face à face avec le cardinal Albani. Ce dernier était pâle comme la mort; Palotta affecta d'éprouver la plus grande confusion.

« Le soir, le cardinal Albani envoya un agent confidentiel à l'ambassadeur d'Autriche. Cet homme sut éluder la vigilance du prince Chigi et de ses gardes; et, le lendemain matin, au moment où on allait procéder à l'examen des votes, le cardinal Albani, avec l'air agité d'un homme qui sent que le succès de ses projets ambitieux va être décidé par la démarche qu'il est sur le point de faire, annonça au conclave, *prêt*

nommer le cardinal Severoli, que la cour d'Autriche donnait son exclusion à l'évêque de Viterbe.

« Tous les yeux se fixèrent alors sur Severoli : il supporta avec courage et résignation ce coup inattendu. Se rappelant son caractère de prêtre et les devoirs qu'il lui commandait, il se leva de sa place, se dirigea vers le cardinal Albani, l'embrassa cordialement, et lui dit : « Que ne dois-je pas à votre « Éminence, dont l'heureuse intervention me délivre du poids « qui allait accabler ma faiblesse ! »

« En retournant à sa place, Severoli demanda que le secrétaire prit note de l'exclusion : ses collègues voulaient lui épargner cette humiliation ; mais il insista d'une manière péremptoire. Comme le droit d'exclusion ne peut être exercé qu'une seule fois par chaque puissance, sa demande parut très-raisonnable, et ses adversaires eux-mêmes furent touchés de sa grandeur d'âme. L'exclusion de l'Autriche, constatée par le procès-verbal, l'empêchait d'en faire une autre, dans le cas où les suffrages se dirigeraient de nouveau sur une personne qui ne lui serait pas agréable, et qui appartiendrait au parti de l'évêque de Viterbe.

« Toutefois Severoli ne put soutenir longtemps ce rôle héroïque ; quand son exclusion eut été constatée officiellement, il sentit toute l'amertume de la perte qu'il venait de faire. Il fut même forcé de quitter la salle du conclave, de se retirer dans sa cellule et de se mettre au lit. Depuis ce moment jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva quelques mois après, sa santé fut toujours chancelante.

« Après qu'il eut quitté la salle du conclave, on procéda à l'examen des votes, formalité tout à fait insignifiante, mais qui, dans la circonstance, avait l'avantage de donner un peu de répit au sacré collège, pour réfléchir sur ce qui venait de se passer, et aviser à ce qu'il convenait de faire. Plusieurs car-

dinaux fort âgés et d'une piété sincère, convaincus qu'en donnant leurs voix à l'évêque de Viterbe ils avaient agi d'après les inspirations du Saint-Esprit, résolurent de consulter Severoli avant de faire un choix. Le lendemain matin, ces cardinaux furent chez lui, et lui dirent : « Nous nous plaçons entièrement sous la direction de Votre Éminence, et nous la supplions de nous indiquer qui nous devons placer sur le trône de saint Pierre. » Le cardinal Severoli repliqua : « Je choisirais le cardinal Annibal della Genga, ou le cardinal « de Gregorio. »

« Le cardinal della Genga était recommandé par sa haine pour le cardinal Consalvi. Le cardinal Quarantotti, oncle de ce ministre, avait été le persécuteur constant de monsignore della Genga. Dans sa jeunesse, ce prélat était cité pour sa beauté, et l'on prétendait qu'il n'avait pas toujours su résister aux séductions auxquelles l'exposait cet avantage.

« Ses ennemis allaient jusqu'à dire que..... plusieurs enfants de madame P. à Rome et d'une fort grande dame à Munich..... Ces bruits étaient fort répandus à Rome, qui est à la fois une grande capitale et une petite ville. Quoi qu'il en soit, depuis plusieurs années il effaçait ces fautes de jeunesse, si toutefois elles avaient été commises, par une piété profonde. Une circonstance qui servit à lui concilier beaucoup de suffrages, c'est qu'il avait déjà reçu dix-sept fois le viatique, et que, chaque année, il paraissait sur le point de mourir d'une hémorragie.

« Son rival, le cardinal de Gregorio, ne cessait de dire à l'ambassadeur de France, depuis l'année 1814 : « Je suis un « Bourbon, rien ne peut être plus convenable pour S. M. Très-« Chrétienne que de voir quelqu'un de son sang assis sur le « siège de saint Pierre. » Le cardinal disait vrai : il est fils naturel de Charles III, et par conséquent frère des deux derniers rois de Naples et d'Espagne. Il a l'air très-noble, et,

quoique son nez soit immense, sa physionomie est ouverte et agréable. C'eût été un excellent pape. Lorsque le cardinal de Gregorio s'adressait à l'ambassadeur d'Autriche, il lui disait : « Tôt ou tard vous voudrez faire élire l'archiduc Rodolphe; les autres puissances tâcheront de s'y opposer, parce qu'il est né prince. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de favoriser mon élection : j'ai une naissance royale, et je suis presque un prince; j'aplanirai la route à votre archiduc. »

« En quittant Severoli, les cardinaux se rendirent à la chapelle Pauline pour voter. Les scrutateurs, en comptant les votes, en trouvèrent trente-quatre pour le cardinal della Genga; ils ne poussèrent pas leur examen plus loin, et, se tournant vers le nouveau pape, ils se prosternèrent à ses pieds.

« Le cardinal della Genga ne sut pas moins bien maîtriser sa joie que Severoli n'avait su d'abord maîtriser sa douleur. Levant sa longue robe de pourpre, et montrant aux cardinaux ses jambes enflées : « Comment, s'écria-t-il, pouvez-vous croire que je consente à me charger du fardeau que vous voulez m'imposer? Il est plus fort que moi : que deviendra l'Église, au milieu de tous ses embarras, quand elle sera remise aux soins d'un pape qui, vous le voyez, est accablé d'infirmités graves? » Les cardinaux firent une réponse convenable, et l'on procéda sur-le-champ aux premières cérémonies qui accompagnent l'exaltation d'un pape. Les hommages qu'on lui rend sont précisément les mêmes que ceux que l'on adresse à la Divinité; mais les catholiques se justifient à cet égard en disant que c'est au représentant de Jésus-Christ que ces honneurs sont accordés.

« Pendant le conclave de 1825, qui dura vingt-trois jours, depuis le 5 septembre jusqu'au 28, Rome fut dans une grande

agitation. Le choix qu'on allait faire devait décider qui l'emporterait, du parti libéral, soutenu par Consalvi, ou du parti ultra, conduit par le cardinal Pacca. Consalvi n'était pas un homme d'une assez grande hauteur d'esprit et de caractère pour donner des institutions libérales au peuple romain, et rendre impossible la révolution qui menace Rome et tous les trônes de l'Italie. Il n'osa pas faire du sacré collège un corps éclairé, capable de conduire l'Église dans une direction conforme à l'esprit du dix-neuvième siècle. Consalvi fut seulement un homme de vues sages et modérées, armé d'une volonté constante et d'une adresse parfaite. Son libéralisme relatif était cependant assez prononcé pour étonner les Romains, qui sont en arrière de deux siècles sur l'Angleterre et la France; mais à Bologne, à Forli et dans d'autres villes de la Romagne, où il y a plus de lumières, son administration était jugée avec moins de faveur. Maintenant on le regrette.

« Pendant la durée du conclave, l'attention du peuple romain fut singulièrement divisée : les habitants de Rome crurent un instant qu'ils étaient conquis par les Autrichiens. Rien ne prouve davantage l'absence de popularité du gouvernement sacerdotal que l'espèce de satisfaction avec laquelle cette nouvelle fut apprise, malgré l'avarice connue de l'Autriche, les persécutions qu'elle exerce contre les carbonari¹, et l'antipathie des Italiens pour les dominations étrangères. Voici ce qui avait donné lieu à cette étrange rumeur.

« Un capitaine autrichien, qui allait rejoindre l'armée d'occupation à Naples avec cent cinquante recrues, entra à Viiterbe le 15 septembre. Ce capitaine, ravi du bon marché du

¹ Vers l'an 540 avant Jésus-Christ, Pythagore fonda des sociétés secrètes dans ce qu'on appelle aujourd'hui le royaume de Naples. Ces sociétés secrètes produisirent des troubles dont ses disciples furent les victimes.

vin, avait bu si immodérément ce jour-là, qu'il s'enivra, et ses hommes en firent autant. Pendant cette débauche, il apprit que le pape était mort, et que le trône pontifical était vacant. Cette idée fermenta dans sa tête, tellement que, lorsque la garde de la porte de Viterbe demanda : « Qui vive ? » il répondit qu'il venait prendre possession de l'État de l'Église, au nom de S. M. François II, empereur romain. Les soldats du pape se gardèrent bien de faire aucune résistance ; et le capitaine se dirigea vers la place d'armes de Viterbe avec son monde. Il y reçut des billets de logement comme de coutume ; les soldats s'enivrèrent encore davantage chez leurs hôtes, et ne pensèrent plus à leur conquête : mais le gouverneur de Viterbe avait dépêché un courrier à Rome pour y porter cette nouvelle. En moins d'une heure elle se répandit dans toute la ville, et ses habitants crurent que Rome allait encore devenir le siège de l'Empire. Le jour suivant, à quatre heures de l'après-midi, lorsque le capitaine autrichien entra dans Rome, par la porte du Peuple, avec sa petite troupe, une foule immense s'était rassemblée sur son passage, malgré les protestations de l'ambassadeur d'Autriche. Même dans l'intérieur du conclave, cette nouvelle acquit quelque crédit, et l'on croit fermement que, si la légation autrichienne avait eu l'esprit de profiter du moment, l'archiduc Rodolphe eût été élu ce jour-là ; ou tout au moins elle aurait pu sans peine faire élire quelque cardinal allemand ou lombard. Le nouveau pape aurait nommé tout de suite une trentaine de cardinaux dévoués à l'Autriche, et l'élection de l'archiduc eût été certaine au premier conclave. Ce qu'il y aurait eu de plus singulier dans cette victoire, c'est qu'elle eût été le résultat des propos d'un officier subalterne et de quelques soldats dans l'ivresse. Ce capitaine, qui eût pu faire un pape si l'ambassadeur de son souverain l'eût secondé fut mis aux arrêts.

« Je vous ai déjà dit que les cardinaux français, qui croyaient tout conduire, et s'en vantaient hautement, étaient au contraire complètement pris pour dupes. Ce fut au point qu'ils n'apprirent que la majorité des suffrages devait se fixer sur le cardinal Severoli que lorsque le cardinal Albani prononça le *veto* de l'Autriche. Leur légèreté avait d'ailleurs vivement offensé la fierté des membres italiens du sacré collège.

« L'anniversaire d'une solennité de famille, dans la maison de Bourbon, a lieu vers la mi-septembre. Le matin de cette fête, l'un des cardinaux français dit au sacré collège : « Si Vos Éminences choisissaient ce jour pour élire le nouveau pape, cela ne pourrait être que très-agréable au roi mon maître. » Vous ne sauriez vous faire une idée de l'indignation que produisit ce propos. Le pouvoir de la tiare a beaucoup déchu, mais les formes de la cour de Rome sont éternelles ; et ces formes annoncent toute la supériorité qu'elle s'attribue sur les autres couronnes. Cette proposition singulière blessait profondément la fierté de la pourpre romaine, au moment même où elle exerçait sa plus imposante prérogative, celle de donner un chef à la chrétienté. Aujourd'hui même, ce propos n'est pas encore oublié à Rome, et je l'ai entendu citer plus d'une fois.

« Telle est, mon cher ami, l'histoire de l'élévation du cardinal Annibal della Genga au trône pontifical. Le pape Léon X, qui mourut au milieu de ses généreux efforts pour avancer la civilisation de l'Italie, donna un fief aux ancêtres du marquis della Genga, qui étaient alors de simples gentilshommes de la petite ville de Spolète. Le nom de Léon XII, pris par le cardinal della Genga, est une marque de gratitude envers les Médicis, auteurs de la fortune de sa famille. Le pape Léon XI était un Médicis aussi bien que Léon X ; mais il est fort peu connu, attendu qu'il n'a régné que vingt-sept jours.

« Vous vous étonnerez sans doute, avec votre candeur pro-

testante, de tant d'intrigues ourdies dans une assemblée qui a la prétention d'agir sous l'inspiration du Saint-Esprit. Quand on en parle aux catholiques, ils répondent que les voies de Dieu sont impénétrables, et qu'il fait concourir à l'exécution de ses grands desseins jusqu'aux faiblesses et aux passions des hommes.

« Léon XII est un homme de beaucoup d'esprit, il a les manières d'un diplomate. Ce prince s'est acquis des droits au respect de ses contemporains, par la sagesse avec laquelle il a étouffé dans leur germe les troubles naissants de l'Église de France. Cet homme, si sage dans ses relations avec les puissances étrangères, a été d'un ultracisme, suivant moi, bien impolitique dans son administration intérieure. En défendant les spectacles et les autres amusements pendant l'année du jubilé, il avait fait un désert de Rome. J'occupais alors un vaste et délicieux logement qui me coûtait vingt écus par mois, et qui maintenant m'en coûte quarante-huit. L'argent qu'ils tirent du loyer de leurs maisons est à peu près l'unique source de revenu des pauvres habitants de Rome. Aussi cette mesure rendit-elle d'abord très-impopulaire le gouvernement de Léon XII. Je suis persuadé qu'à cette époque, si François I^{er}, roi de Naples, qui est fort aimé à Rome, eût voulu s'en emparer, il aurait pu le faire, avec ou sans l'agrément de la Sainte-Alliance et sans tirer un seul coup de canon.

« Alb. RUB. »

20 octobre 1828. — Nous n'avons joui de Rome, depuis notre retour de Naples, que parce que nous voyons dans chaque monument de la Rome des papes le vestige de quelqu'un des événements que je vais rappeler en peu de mots.

Un des plus grands malheurs de l'Italie, et peut-être du monde, c'est la mort de Laurent de Médicis, le modèle des

usurpateurs et des rois. Il mourut à Florence en 1492, à peine âgé de quarante-quatre ans. Ce fut un grand prince, un homme heureux et un homme aimable; il sut contenir l'esprit inquiet des républicains de Florence, plutôt à force de finesse qu'en abaissant trop le caractère national. Il avait horreur, comme homme d'esprit, des plats courtisans qu'il aurait dû récompenser comme monarque. Il adorait l'antiquité, tout lui en semblait charmant, même ses erreurs et ses fautes. Telle fut la disposition de tous les hommes supérieurs de ce pays, depuis Pétrarque et le Dante jusqu'à l'invasion du despotisme espagnol, en 1530. Laurent le Magnifique a été peint en pastel (avec des couleurs fausses, qui exagèrent le brillant et ôtent la grandeur) dans l'ouvrage de M. Roscoë. Il jouait bien moins la comédie que ne le croit l'auteur anglais, qui en fait un prince moderne qui veut être à la mode. Laurent de Médicis passait sa vie avec les hommes supérieurs de son siècle, dans ses belles maisons de campagne des environs de Florence. Il aimait le jeune Michel-Ange, le logea dans son palais et l'admit à sa table. Souvent il le faisait appeler pour jouir de son enthousiasme, et lui voir admirer les statues antiques et les médailles qui lui arrivaient de la Grèce ou de la Calabre.

Cette première éducation explique la hauteur de caractère que l'on remarque dans la vie et dans les ouvrages de Michel-Ange.

Léon X fut fils de Laurent le Magnifique; mais son autre fils, Pierre, qui lui succéda, fut un sot, et se fit chasser de Florence. De ce moment, conserver la liberté fut le premier intérêt pour les Florentins, et Rome devint la capitale des arts, comme Paris l'est aujourd'hui de la civilisation de l'Europe.

Les papes qui n'avaient pas à trembler pour leur autorité ont fait exécuter les plus grands travaux de peinture, de sculpture et d'architecture des temps modernes. Nous arrivons à